

Zaire de Voltaire

<http://fitheatre.free.fr/gens/Voltaire/Zaire.htm>



**Voltaire**

(1694-1778)

né à Paris le 21 novembre 1694

mort à Paris le 30 mai 1778

Des études classiques à Louis-le-Grand et la perspective d'une carrière juridique préludent à la carrière mouvementée et diverse de **François-Marie Arouet**, fils de notaire et filleul de l'abbé de Châteauneuf, qui l'introduit dans les milieux mondains et épicuriens du temps. Il essaie sa plume en pratiquant la satire, exercice périlleux qui l'oblige à se réfugier dans quelque château où il fait de nouvelles connaissances. Embastillé pendant onze mois en 1717-1718, il se fait appeler **M. de Voltaire**, et publie des œuvres qui déjà lui donnent à vingt-cinq ans une solide réputation littéraire : une tragédie, *Œdipe*, reçue à la Comédie-Française en 1718, suivie de *Mariane*, en 1724, une épopée, *la Ligue* en 1723 qui deviendra *la Henriade* en 1728, et de nombreux poèmes satiriques.

Trois années d'exil en Angleterre lui permettent de découvrir [non](#) seulement une liberté de pensée, morale et politique, dont il va adopter les principes, mais aussi une littérature nouvelle et un théâtre dégagé des règles qui entravent la tragédie française. Les quatre années qui suivent son retour en France en 1730 sont d'une grande fécondité : des tragédies (*Brutus, la Mort de César, Euryphile, Zaïre, Adélaïde de Guesclin*), un essai de critique littéraire, *le Temple du Goût*, un ouvrage historique, *l'Histoire de Charles XII*, et surtout les *Lettres anglaises* ou *Lettres philosophiques*, qui exaltant les découvertes politiques et philosophiques faites en Angleterre, constituent une critique de la religion officielle et s'attirent une condamnation à l'exil. Il s'installe à Cirey, chez son amie **Mme du Châtelet** de 1734 à 1744.

Dans [cette](#) retraite mondaine où le rejoignent disciples et admirateurs, **Voltaire** écrit beaucoup : *le Mondain*, poème léger à la gloire de l'épicurisme, les *Éléments de la philosophie de Newton* et le *Discours sur l'homme*, des tragédies, parmi ses meilleures, *Alzire, Mahomet, Mérope* et une comédie, *l'Enfant prodigue*. C'est également à Cirey qu'il entame les grandes œuvres historiques et philosophiques publiées plus tard.

Ses succès au théâtre et en librairie font de **Voltaire** un écrivain célèbre. Paris et la Cour, où règne **Mme de Pompadour**, qui lui accorde sa protection, le fêtent et le cajolent. Il est élu à l'Académie française, mais il n'est pas dupe et conserve sa liberté d'esprit. **Voltaire** voyage, de la cour du roi **Stanislas** en Lorraine à celle de **Frédéric II** de Prusse. Il fait [jouer](#) à la Comédie-Française entre 1748 et 1752 de nouvelles tragédies : *Sémiramis, Oreste, Rome sauvée* et une comédie sentimentale, *Nanine*. Il utilise, pour

répandre ses conceptions politiques et philosophiques, le conte ou le roman, avec *Zadig* et *Micromégas*, tandis qu'il achève *le Siècle de Louis XIV*, commence le [Dictionnaire philosophique](#) et publie *l'Essai sur les mœurs*. À nouveau contraint de quitter Paris, il achète près de Genève le château de Ferney, et s'y installe. Vingt années d'une activité intense produisent non seulement des œuvres littéraires et philosophiques (*Candide*, *l'Orphelin de la Chine*, *Tanocrède*, *l'Ingénu...*), mais aussi nombre de pamphlets, libelles et des milliers de lettres à des correspondants variés. Il se fait le champion de toutes les causes où la justice et la liberté sont battues en brèche et met toute son influence à défendre la famille Calas, le Chevalier de la Barre, Sirven, Lally-Tollendal, etc. Il est à Ferney comme un roi dans sa cour, à qui toute l'Europe vient rendre visite.

Lorsqu'il se décide, à quatre-vingt-quatre ans, à revenir à Paris, il est célébré comme le défenseur des opprimés, l'apôtre de la tolérance, et l'auteur tragique le plus joué depuis [Racine](#). Il meurt trois mois après son retour. De 1718 à 1778, on peut dire que [Voltaire](#) a dominé le répertoire tragique de la Comédie-Française. Sa carrière se termine en apothéose, avec le couronnement de son buste sur la scène du Théâtre-Français, en sa présence, à la fin de la représentation de sa dernière tragédie, *Irène*. Ses relations avec la Comédie-Française ont connu des fluctuations, et l'on sait combien l'auteur de [Zaïre](#) pouvait être sévère avec ce qu'il appelait « le tripot comique ». Mais il a aimé [Adrienne Lecouvreur](#) et [Mlle Gaussin](#), il est l'ami de [Lekain](#) et de [Mlle Clairon](#), c'est l'un des artisans des progrès de la mise en scène - encourageant les Comédiens-Français à libérer leur scène des encombrantes banquettes destinées à un public plus mondain que connaisseur -, et de l'évolution du costume théâtral. Quelques-unes de ses tragédies ont survécu au XVIIIe siècle, et peut-être l'une ou l'autre mériterait-elle d'être remise à la scène, comme le fut *l'Orphelin de la Chine* en 1965.

#### ZAÏRE: Personnages principaux

- Orosmane
- Lusignan

- Zaïre
- Fatime
- Nérestan
- Châtillon
- Corasmin
- Méléodor
- Un esclave

#### Résumé par actes

*Acte 1* : Fatime espère le retour de leur sauveur. Zaïre lui avoue qu'elle et Orosmane s'aiment. Elle renie la religion chrétienne pour lui et est prête à être musulmane. Fatime tente de l'en dissuader. Orosmane déclare sa flamme à Zaïre. Il lui demande de l'aimer aussi fort qu'il l'aime. Il n'a que deux amours : elle et la guerre. Corasmin annonce un chrétien mais ne veut pas le faire entrer. Orosmane est tolérant, il ne veut pas être « un tyran invisible ». Nérestan demande la libération promise. Orosmane lui accorde 100 chevaliers pour rien mais ne veut ni libérer Zaïre ni Lusignan. Nérestan est outré. Orosmane va faire préparer le mariage. Orosmane a surpris un regard entre Nérestan et Zaïre. Il dit qu'il n'est pas jaloux mais qu'en est-il vraiment ?

*Acte 2* : Nérestan dit à Châtillon qu'ils sont tous libres sauf leur chef ce qui déçoit Châtillon. Il dit aussi que Zaïre préfère Orosmane. Châtillon lui dit de se servir d'elle pour libérer leur héros ce qui semble le dégouter. Zaïre arrive et demande pardon à Nérestan. Elle lui apprend qu'elle a obtenu la libération de leur chef. Il la trouve vertueuse et infidèle. Lusignan veut retrouver son fils et sa fille rescapés. Il s'agit en fait de Nérestan et de Zaïre. Il regrette qu'elle soit musulmane. Elle finit par dire qu'elle est chrétienne. Ils doivent se séparer. Lusignan fait promettre à Zaïre de garder le secret.

*Acte 3* : Orosmane dit à Corasmin qu'il fait tout pour Zaïre. Il lui accorde même un entretien secret avec Nérestan. Il l'aime sincèrement. Corasmin semble plus craintif à cause de la libération de Lusignan. Corasmin dit à Nérestan que Zaïre veut le voir. Nérestan se plaint de la laisser au sérail. Nérestan et Zaïre parlent d'elle. Il comprend qu'elle aime Orosmane. Elle jure de ne pas l'épouser sans avoir été baptisée. Lusignan est en train de mourir. Zaïre est seule et perdue. Elle aime Orosmane et veut honorer sa religion. Orosmane vient chercher Zaïre pour le mariage. Celle-ci ne sait que faire, elle demande un délai et sort après avoir réaffirmer qu'elle ne veut pas lui déplaire. Orosmane est jaloux, violent. Il n'aime pas qu'on le trahisse. Il ne doute pas de Zaïre mais veut l'oublier. Il en, veut pas être dirigé par sa maîtresse.

*Acte 4* : Discussion entre Fatime et Zaïre. Elle regrette son acte. Elle aime Orosmane plus que tout mais ne veut pas trahir son secret. Fatime ne comprend pas que Zaïre préférerait mourir. Orosmane vient annoncer à Zaïre que c'est fini lorsqu'il comprend qu'elle l'aime. Il lui accorde une dernière grâce. Elle lui dit qu'il saura ses secrets le lendemain. Orosmane doute, il ne sait que penser de l'attitude de Zaïre. Méléodor apporte une lettre destinée à Zaïre qu'il a interceptée. Il a mis dans les fers le chrétien qui la portait. Orosmane a peur de ce qu'il va lire. La lettre est épouvante pour Orosmane. Corasmin le force à tuer Zaïre et Nérestan. Orosmane veut voir comment Zaïre va agir. Il ne veut plus la voir pour ne pas être déstabilisé dans son choix. Zaïre dit une fois de plus son amour pour Orosmane. Il dit qu'elle se parjure, elle s'en défend, il al renvoie. Orosmane dit être encore amoureux de Zaïre. Il veut mettre Nérestan au supplice mais garder Zaïre en liberté.

*Acte 5* : Orosmane tend un piège à Zaïre, il lui fait parvenir la lettre. Zaïre la lit. Elle veut parler à Fatime qui renvoie l'esclave. Fatime reproche à Zaïre son amour. Elle ne veut pas trahir ses vœux et va aller rejoindre son frère. Après quoi, elle veut tout avouer à Orosmane. Elle cherche l'appui et le secours de Dieu. Zaïre dit à l'esclave de prévenir Nérestan qu'elle l'attend. Elle ne sait pas qu'il est au service d'Orosmane. L'esclave lui dit tout. Orosmane congédie tout le monde en disant qu'il hait tous les êtres humains. Orosmane se pose des questions. Il rappelle Corasmin. Il ne veut pas que Zaïre jouisse. Orosmane veut se venger. Il l'aime plus que tout. Il pleure pour la première fois. Il parle de sang. Il fait arrêter Nérestan. Orosmane voit Zaïre. Il court à elle et la poignarde pour se venger. Orosmane apprend la vérité, il est triste. Il libère tous les chrétiens. Nérestan, dans sa peine, le plaint presque. Il se tue.

Le 29 mai 1732, Voltaire écrivait à Cideville:

« J'ai cru que le meilleur moyen d'oublier la tragédie d'*Ériphyle* était d'en faire une autre. Tout le monde me reproche ici que je ne mets pas d'amour dans mes pièces. Ils en auront cette fois-ci, je vous jure, et ce ne sera pas de la galanterie. Je veux qu'il n'y ait rien de si turc, de si chrétien, de si amoureux, de si tendre, de si furieux que ce que je versifie à présent pour leur plaisir. J'ai déjà l'honneur d'en avoir fait un acte. Ou je suis fort trompé, ou ce sera la pièce la plus singulière que nous ayons au théâtre. Les noms de Montmorenci, de saint Louis, de

Saladin, de Jésus et de Mahomet s'y trouveront. On y parlera de la Seine et du Jourdain, de Paris et de Jérusalem. On aimera, on baptisera, on tuera, et je vous enverrai l'esquisse dès qu'elle sera brochée. » (...)

La pièce fut achevée en vingt-deux jours, si nous en croyons l'avertissement.

« Elle fut représentée le 13 août, non pas sans agitation et sans troubles, dit M. G. Desnoiresterres. Les acteurs, peut-être dépaysés dans ce monde oriental et chrétien, jouèrent médiocrement. Le parterre, où les ennemis contrebalançaient les amis, était tumultueux et ne laissait pas tomber quelques négligences provenant de la hâte et de l'effervescence avec lesquelles l'ouvrage avait été écrit. Bref, si l'émotion désarma le plus grand nombre, les protestations ne firent pas défaut, et l'auteur, tout le premier, se garda bien de les considérer comme non avenues. Il s'empressa, au contraire, d'effacer les taches qui lui avaient été signalées, de limer cette versification un peu lâche et incorrecte qui, à son avis, n'approchait pas de la versification d'*Ériphyle*. Mais ce travail de remaniement n'était pas du goût d'Orosmane.

« L'acteur Dufresne le prenait de haut avec les auteurs. Lors [des](#) représentations du *Glorieux*, il ne se donnait pas même la peine de lire les corrections du poète; quant à Destouches, il l'avait consigné à sa porte. Voltaire et ses retouches étaient menacés du même sort. Mais ce dernier était de plus dure composition, et Dufresne cette fois ne fut pas le plus fort. Le comédien grand seigneur donnait un dîner; un magnifique pâté lui fut envoyé sans qu'on sût d'où il venait. Lorsqu'on l'ouvrit à l'entremets, on aperçut une douzaine de perdrix ayant toutes au bec de petits papiers qu'on s'empressa de déployer: c'étaient autant de passages corrigés de *Zaïre*. Pour le coup il fallut bien se rendre et loger dans sa mémoire ces corrections du poète. »

Le 25 août, Voltaire écrit de nouveau à Cideville: « Ma satisfaction s'augmente en vous la communiquant. Jamais pièce ne fut si bien jouée que *Zaïre* à la quatrième représentation. Je vous souhaitais bien là: vous auriez vu que le public ne hait pas votre ami. Je parus dans une loge, et tout le parterre me battit des mains. Je rougissais, je me cachais, mais je serais un fripon si je ne vous avouais pas que j'étais sensiblement touché. Il est doux de n'être pas honni dans son pays. »

(...)

*Zaïre* eut neuf représentations dans sa nouveauté, et fut reprise le 12 novembre pour être jouée vingt et une fois consécutives. C'était alors un succès très rare. Les acteurs avaient fait un effort vers la vérité du costume en s'affublant de turbans, ce qui avait coûté trente livres à la Comédie.

Les représentations de *Zaïre* ayant été interrompues par l'indisposition de Mlle Gaussin, Voltaire fit jouer sa pièce en société chez Mme de Fontaine-Martel. Mlle de Lambert figura *Zaïre*; Mlle de Grandchamp, Fatime; le marquis de Thibouville, Orosmane; et M. d'Herbigny, Nérestan. Quant au rôle du vieux, du chrétien, du fanatique Lusignan, il fut rempli, — devinez par qui? — par Voltaire lui-même, qui le jouait, raconte-t-on, avec frénésie.

On sait l'immense succès de *Zaïre* au dix-huitième siècle et dans le commencement de celui-ci. Laharpe disait: « On a disputé et l'on disputera longtemps encore sur cette question interminable: Quelle est la plus belle tragédie du théâtre français? Et il y a de bonnes raisons pour que ceux mêmes qui pourraient le mieux discuter cette question n'entreprennent pas de la décider. L'art dramatique est composé de tant de parties différentes, et il est susceptible de produire des impressions si diverses qu'il est à peu près impossible ou qu'un même ouvrage réunisse tous les mérites au même degré, ou qu'il plaise également à tous les hommes. Tout ce qu'on peut affirmer en connaissance de cause, c'est que telle pièce excelle par tel ou tel endroit; et si l'on s'en rapporte aux effets du théâtre, si souvent et si vivement manifestés depuis plus de cinquante ans, si l'on consulte l'opinion la plus générale dans toutes les classes de spectateurs, je ne crois pas trop hasarder en assurant que *Zaïre* est la plus touchante de toutes les tragédies qui existent. » Et plus loin, il semble enchérir encore sur la louange: « Je regarde *Zaïre*, dit-il, comme un drame égal à ce qu'il y a de plus beau pour la conception et l'ensemble, et supérieur à tout pour l'intérêt. »

*Zaïre* n'a pas gardé tout à fait dans l'opinion publique le haut rang où la plaçait la critique de la fin du siècle dernier. Mais elle n'a pas disparu de la scène. Le mouvement qui y règne, la passion qui l'anime, la font vivre. Nous avons vu une reprise de cette tragédie au mois d'août 1874, et depuis elle a continué d'être affichée par intervalles.

**SCÈNE VIII.****ORSMANE, CORASMIN.****ORSMANE.**

Ah! trop cruel ami, quoi! vous m'abandonnez!  
Venez; a-t-il paru, ce rival, ce coupable?

**CORASMIN.**

Rien ne paraît encore.

**ORSMANE.**

O nuit! nuit effroyable!  
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits?  
Zaïre!... l'infidèle!... après tant de bienfaits!  
J'aurais d'un oeil serein, d'un front inaltérable,  
Contemplé de mon rang la chute épouvantable;  
J'aurais su, dans l'horreur de la captivité,  
Conserver mon courage et ma tranquillité;  
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime!

**CORASMIN.**

Eh! que prétendez-vous dans cette horreur extrême?  
Quel est votre dessein?

**ORSMANE.**

N'entends-tu pas des cris?  
Seigneur...

**ORSMANE.**

Un bruit affreux a frappé mes esprits.  
On vient.

**CORASMIN.**

Non, jusqu'ici nul mortel ne s'avance;  
Le sérail est plongé dans un profond silence;  
Tout dort; tout est tranquille; et l'ombre de la nuit...

**ORSMANE.**

Hélas! le crime veille, et son horreur me suit.  
A ce coupable excès porter sa hardiesse!  
Tu ne connaissais pas mon coeur et ma tendresse!  
Combien je t'adorais! quels feux! Ah! Corasmin,  
Un seul de ses regards aurait fait mon destin;

Je ne puis être heureux, ni souffrir que par elle.  
Prends pitié de ma rage. Oui, cours... Ah, la cruelle!

**CORASMIN.**

Est-ce vous qui pleurez? vous, Orosmane? ô cieux!

**OROSMANE.**

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.  
Tu vois mon sort, tu vois la honte où je me livre;  
Mais ces pleurs sont cruels, et la mort va les suivre;  
Plains Zaïre, plains-moi; l'heure approche; ces pleurs  
Du sang qui va couler sont les avant-coureurs.

**CORASMIN.**

Ah! je tremble pour vous.

**OROSMANE.**

Frémis de mes souffrances,  
Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances.  
Approche, viens, j'entends... je ne me trompe pas.

**CORASMIN.**

Sous les murs du palais quelqu'un porte ses pas.

**OROSMANE.**

Va saisir Nérestan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne;  
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne!

**SCÈNE IX.**

**OROSMANE, ZAÏRE ET FATIME,  
marchant pendant la nuit  
dans l'enfoncement du théâtre.**

**ZAÏRE.**

Viens, Fatime.

**OROSMANE.**

Qu'entends-je! Est-ce là cette voix  
Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois?  
Cette voix qui trahit un feu si légitime?  
Cette voix infidèle, et l'organe du crime?  
Perfide!... vengeons-nous... quoi! c'est elle? ô destin!  
(Il tire son poignard.)  
Zaïre! ah Dieu!... ce fer échappe de ma main.

**ZAÏRE, à fatime.**

C'est ici le chemin, viens, soutiens mon courage.

**FATIME.**

Il va venir.

**OROSMANE.**

Ce mot me rend toute ma rage.

**ZAÏRE.**

Je marche en frissonnant, mon coeur est éperdu...  
Est-ce vous, Nérestan, que j'ai tant attendu?

**OROSMANE, courant à Zaïre.**

C'est moi que tu trahis; tombe à mes pieds, parjure!

**ZAÏRE, tombant dans la coulisse(46).**

Je me meurs, ô mon Dieu(47)!

**OROSMANE.**

J'ai vengé mon injure.  
Otons-nous de ces lieux. Je ne puis... Qu'ai-je fait?...  
Rien que de juste... Allons, j'ai puni son forfait.  
Ah! voici son amant que mon destin m'envoie,  
Pour remplir ma vengeance et ma cruelle joie.

**SCÈNE X.**

**OROSMANE, ZAÏRE, NÉRESTAN,  
CORASMIN, FATIME, ESCLAVES.**

**OROSMANE.**

Approche, malheureux, qui viens de m'arracher,  
De m'ôter pour jamais ce qui me fut si cher;  
Méprisable ennemi, qui fais encor paraître  
L'audace d'un héros avec l'âme d'un traître;  
Tu m'imposais ici pour me déshonorer.  
Va, le prix en est prêt, tu peux t'y préparer.  
Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes,  
Et ton ingratitude, et l'horreur que tu causes.  
Avez-vous ordonné son supplice?

**CORASMIN.**

Oui, seigneur.



**ORSMANE.**

Il commence déjà dans le fond de ton coeur.  
 Tes yeux cherchent partout, et demandent encore  
 La perfide qui t'aime, et qui me déshonore.  
 Regarde, elle est ici.

**NÉRESTAN.**

Que dis-tu? Quelle erreur?

**ORSMANE.**

Regarde-la, te dis-je.

**NÉRESTAN.**

Ah! que vois-je! Ah, ma soeur!  
 Zaïre!... elle n'est plus! Ah, monstre! Ah, jour horrible(48)!

**ORSMANE.**

Sa soeur! Qu'ai-je entendu? Dieu! serait-il possible?

**NÉRESTAN.**

Barbare, il est trop vrai; viens épuiser mon flanc  
 Du reste infortuné de cet auguste sang.  
 Lusignan, ce vieillard, fut son malheureux père;  
 Il venait dans mes bras d'achever sa misère,  
 Et d'un père expiré j'apportais en ces lieux  
 La volonté dernière, et les derniers adieux;  
 Je venais, dans un coeur trop faible et trop sensible,  
 Rappeler des chrétiens le culte incorruptible.  
 Hélas elle offensait notre Dieu, notre loi;  
 Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

**ORSMANE.**

Zaïre!... Elle m'aimait? Est-il bien vrai, Fatime?  
 Sa soeur?... J'étais aimé?

**FATIME.**

Cruel voilà son crime.  
 Tigre altéré de sang, tu viens de massacrer  
 Celle qui, malgré soi constante à t'adorer,  
 Se flattait, espérait que le Dieu de ses pères  
 Recevrait le tribut de ses larmes sincères,  
 Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux,  
 Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.  
 Hélas! à cet excès son coeur l'avait trompée;

De cet espoir trop tendre elle était occupée;  
Tu balançais son Dieu dans son coeur alarmé.

**OROSMANE.**

Tu m'en as dit assez. O ciel! j'étais aimé!  
Va, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage...

**NÉRESTAN.**

Cruel! qu'attends-tu donc pour assouvir ta rage?  
Il ne reste que moi de ce sang glorieux  
Dont ton père et ton bras ont inondé ces lieux;  
Rejoins un malheureux à sa triste famille,  
Au héros dont tu viens d'assassiner la fille.  
Tes tourments sont-ils prêts? Je puis braver tes coups;  
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.  
Mais la soif de mon sang, qui toujours te dévore,  
Permet-elle à l'honneur de te parler encore?  
En m'arrachant le jour, souviens-toi des chrétiens  
Dont tu m'avais juré de briser les liens;  
Dans sa férocité, ton coeur impitoyable  
De ce trait généreux serait-il bien capable?  
Parle; à ce prix encor je bénis mon trépas.

**OROSMANE, allant vers le corps de Zaïre.**

Zaïre!

**CORASMIN.**

Hélas! seigneur, où portez-vous vos pas?  
Rentrez, trop de douleur de votre âme s'empare;  
Souffrez que Nérestan...

**NÉRESTAN.**

Qu'ordonnes-tu, barbare?

**OROSMANE, après une longue pause.**

Qu'on détache ses fers. Écoutez, Corasmin,  
Que tous ses compagnons soient délivrés soudain.  
Aux malheureux chrétiens prodiguez mes largesses;  
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richesses,  
Jusqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

**CORASMIN.**

Mais, seigneur...

**OROSMANE.**

Obéis, et ne réplique pas;  
 Vole, et ne trahis point la volonté suprême  
 D'un soudan qui commande, et d'un ami qui t'aime;  
 Va, ne perds point de temps, sors, obéis...  
 (A Nérestan.)

Et toi,  
 Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,  
 Quitte ces lieux sanglants; remporte en ta patrie  
 Cet objet que ma rage a privé de la vie.  
 Ton roi, tous tes chrétiens, apprenant tes malheurs,  
 N'en parleront jamais sans répandre des pleurs.  
 Mais si la vérité par toi se fait connaître,  
 En détestant mon crime, on me plaindra peut-être.  
 Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré  
 A plongé dans un sein qui dût m'être sacré;  
 Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuse  
 A la plus digne femme, à la plus vertueuse,  
 Dont le ciel ait formé les innocents appas;  
 Dis-leur qu'à ses genoux j'avais mis mes États;  
 Dis-leur que dans son sang cette main s'est plongée;  
 Dis que je l'adorais, et que je l'ai vengée.  
 (Il se tue.)  
 (Aux siens.)  
 Respectez ce héros, et conduisez ses pas(49).

### **NÉRESTAN.**

Guide-moi, Dieu puissant! je ne me connais pas.  
 Faut-il qu'à l'admirer ta fureur me contraigne.  
 Et que dans mon malheur ce soit moi qui te plaigne!